

## MERCEDES, LA LOUVE D'ORAN

Georges LE SIDANER a écrit d'amusantes et séduisantes pages, le plus souvent fort véridiques, sur des lieux, des sites ou des personnages que j'ai parfaitement connus au cours de ma longue existence à Oran. Il a vu, bien vu, croqué et senti les variantes de cette ardente et turbulente cité où, comme mes chers parents, j'ai vu le jour. Pour un homme presque du Nord de l'Hexagone, cela dénote un don certain d'observation, un esprit plein de perspicacité et de vive curiosité qui lui ont permis de fouiller, approfondir et décrire heureusement l'âme à facettes multiples de notre « Ville aux Cent Visages ».

Il l'a fait avec art, avec goût, avec humour aussi, en amoureux des choses et des êtres, à la manière de René JANON, lorsque celui-ci, en compagnie du dessinateur caricaturiste Charles BROUTY, fouilla ce cher vieux Alger d'une longue période de ma jeunesse, pour nous donner ces délectables, truculentes et inoubliables images à vrai dire **parlantes** que sont « Hommes de peine et filles de joie ».

Mon propos — j'allais écrire po-po-po (1) — n'est pas ici de lui jeter des fleurs. Il n'en a du reste pas besoin, son œuvre est assez riche, et puis je préférerais les offrir à une femme ; mais simplement de lui faire savoir, en toute amitié, que si j'avais eu du temps libre, véritablement des loisirs, à l'époque où il était sous-préfet d'Oran, je l'aurais conduit à la recherche des traces de Mercédès, la Louve d'Oran, de Maria-Luz la Cigarière, de la Néné de la Casa Rota qui furent, comme on dit aujourd'hui, des filles du tonnerre qui vécurent dans ce pittoresque et plus ou moins bruyant quartier de la Calère, si joyeusement illustré par Gilbert ESPINAL, qu'il n'est pas besoin de présenter aux lecteurs de notre Echo, ou d'Elena de l'ALBATERA, ce **bario** joutant la place de la Perle, dans le quartier Saint-Louis, qui mourut de chagrin, à vingt ans à peine, d'avoir uni sa vie à celle d'un ABELARD de consistance, à l'époque où notre port n'allait pas plus loin que la **farola** (le petit phare) qui en marquait la limite, l'entrée pour être précis, et subsistait encore il y a neuf ou dix lustres, ou encore de ROSITA à la Peau de Feu, née aux abords du Camp Saint-Philippe, qui, aujourd'hui encore, depuis la fin de la guerre 39-45, coule des jours heureux sur un point de la côte du Pacifique.

Alors, les Oranais, l'Oranie, j'en suis persuadé, auraient avec plus d'avi-

dité goûté la suite d'« un certain Oran » (1), cette fois sans po-po-po, mais avec une curiosité soutenue et infiniment plus de plaisir, car le don de conter n'est pas mon fort. Mais comme je n'ai eu ni temps libre, ni loisirs, c'est votre serviteur qui, ces dernières années, dans le tohu-bohu de sa vie agitée à Oran, puis dans le calme relatif de son exil ici, s'est attelé à la besogne, en essayant de traduire noir sur blanc quelques vieilles et émouvantes histoires toujours ancrées, Dieu merci, dans sa mémoire, et à certaines desquelles, sans vouloir mal dire, il a été intimement mêlé.

Amis lecteurs, soyez indulgents à l'endroit du narrateur, et voici, pour commencer, celle de Mercédès, surnommée la LOUVE D'ORAN.

L'histoire qui va suivre est une histoire pour le moins extraordinaire, dont les premiers échos parvinrent à mes oreilles, alors que j'étais encore enfant, un garçonnet fréquentant alors l'école dite de la Marine, aujourd'hui disparue, inoubliable à mon cœur à plus de cinquante ans de distance, alors située dans la partie basse de la rue d'Orléans, dont l'entrée et la sortie s'effectuaient place de Nemours, face au vieil arsenal datant de l'occupation espagnole.

Né dans ce quartier, où ma grand-mère tenait un cabinet médical d'accouchements, élevé par elle, j'avais très souvent l'heur de répondre aux coups de sonnette qui annonçaient la venue de médecins avec qui elle collaborait, entre autres le docteur DE VEZIAN, dont le souvenir est toujours vivant au cœur des vieux Oranais.

Ce praticien, qui entra chez nous comme chez lui, tant il avait l'habitude d'y venir, avait été conquis par la vue que, d'une part, nous avions sur la mer et, de l'autre, sur ce pittoresque quartier aux maisons basses, couvertes en terrasses, qu'on appelait la Calère, peuplé de familles de pêcheurs d'origines espagnole et napolitaine.

A maintes reprises, de notre balcon sur le large, le regard fixé sur cet amphithéâtre édifié par la nature au flanc de la colline du Murdjadjo, telle une immense fresque semblant avoir accroché au-dessous du rougeoyant monticule du Jardin Weldsford, il nous conta précisément, par à-coups, au fur et à mesure de ses visites, l'histoire de MERCEDES l'Oranaise, fille d'Espagne, amoureuse et perverse, sensuelle et cupide, intéressée par deux sentiments vieux comme le monde : l'amour charnel et l'amour de l'argent.

Par l'amour charnel, parce qu'elle était sans doute née pour cela...

Par celui de l'argent, parce qu'il lui

permettrait plus tard, **quien sabe**, de vivre à l'abri du besoin, dans quelque retraite de son ardent pays, entre le **padre** de la chapelle du village natal, qui lui donnerait peut-être chaque dimanche le Bon Dieu sans confession, les pieuses paysannes priant à longueur de journée, rosaire en mains, et ces dames de la haute société qu'il serait alors bon de fréquenter, sans pour autant omettre de critiquer leurs travers ou les vouer au Diable...

A la vérité, comme on le verra au cours de ce récit, MERCEDES fut une âme vraiment diabolique, mais à qui il sera sans doute beaucoup pardonné.

N'est-ce pas là le privilège des grandes pécheresses !...

Mais n'anticipons pas, et demandons tout de suite aux lecteurs d'être indulgents à notre endroit, si le style de cette nouvelle leur paraît peu académique, ou tout simplement peu catholique...

Enfin, nous nous devons d'indiquer que presque tous les termes espagnols employés dans ces pages ont trait, pour la plupart, à des dénominations de quartiers, forteresses, fortins, tours de guet de contrôle, et que el MER-DJADJO est le nom de la colline qui domine la cité oranaise.

\*\*

Secousses, sismiques ou telluriques, et autres déformations géologiques, de temps à autre à l'ordre du jour, mais surtout depuis le séisme qui, en octobre 1954, mit à mal Orléansville et une partie de l'Ouest algérois, ont donné l'occasion à beaucoup d'évoquer d'anciennes catastrophes dues aux mêmes raisons, ces tremblements de terre qu'on s'évertue à expliquer, sans conclure jusqu'à ce jour, et tout particulièrement celui qui, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, jeta par terre Oran, mais dont on n'a trouvé nulle trace de description, pas plus dans les archives départementales qu'à la bibliothèque de la cité.

Prévenons tout de suite les lecteurs de ne pas manifester de surprise à cette évocation, car c'est précisément ce séisme qui aura permis de situer la belle aventurière que fut MERCEDES.

Effectivement, sans ce cataclysme, nul n'aurait appris son comportement, ni la disparition de nombreux officiers de Sa Majesté Très Catholique CARLOS IV, roi de toutes les Espagnes.

\*\*

En ce samedi 8 octobre 1790, à Oran, c'est veille de fête et en même temps jour de paye de la solde chez les militaires et de la semaine chez les civils.

(1) G. Le Sidaner - Prix des Lecteurs.

(2) Détruit au cours du séisme, il était édifié sur la petite place qui jouxte l'ancien hôpital militaire Baudens, et on y avait aussi accès par la place des Quinconces.

Peu avant la fin du jour, à travers les sentiers poussiéreux, tortueux et chaotiques del Merdjadjo, en provenance de Mazalquivir, de San Gregorio, del Castel de Santa-Cruz ; tout au long des pentes de San Felipe, del Castel de San Andrés ; par la longue route de Tremecen (Tlemcen), des militaires affluent et se pressent vers le cœur de la cité, où ils vont rencontrer ceux de l'Alcazar, de la Mona, de las torres de Algaborro et de Arcos, del Campo del Désé, del Nacimiento, de la batteria del Morillo, du poste avancé del Capon, et ceux encore de la Cueva de las Palomas, de San Miguel, Santa Teresa, San Fernando et autres oubliés, et, enfin, leurs camarades chargés des subsistances, en provenance des casernements et casemates proches de la mer, tout près du port, notamment ceux encore visibles de la rue Ximenes, entre quelques docks du port actuel et la rue d'Orléans.

Dans toute cette enceinte de tours crénelées, édifiées du temps du Grand Cardinal de Tolède, flanquées de fortins, de postes de vigie et de ponts-levis, où est bâtie aujourd'hui la vieille ville, berceau de tant d'Oranais, la pleine lune éclaire et guide les groupes colorés et bavards, tandis que les guetteurs, escopette en mains, surveillent les alentours. C'est que le pays n'est pas sûr de nuit, et il faut d'autant plus redoubler de vigilance que, depuis quelques mois, des militaires, surtout officiers, après s'être distraits dans les cabarets de l'agglomération, n'ont jamais rejoint leurs unités. Chose plus curieuse, plus déroutante, qui ajoute plus de mystère à ces disparitions, des battues renouvelées n'ont jamais permis de retrouver un seul corps et encore bien moins un bouton de tunique.

On ne peut pas dire au gouverneur militaire de la place, Don Nicolas GARCIA, qui demeure au palais de la Casbah (2), qu'ils ont déserté ! Qui pourrait l'affirmer ?

D'ailleurs, s'ils avaient déserté, cela se saurait depuis longtemps, car très souvent des patrouilles fortes en nombre ont franchi murailles et ravins, pour aller fouiller les douars environnants, interroger les infidèles.

D'autre part, des indicateurs à la solde du gouverneur civil par intérim, le comte de CUMBRE HERMOSO, connus de tous les postes de garde avancés del Tambor (place des Quinconces) et de ceux situés aux portes de Canastel (place Kléber) et de Tremecen (ravin de Raz-el-Aïn), près de la Porte d'Espagne aux armoiries en

relief, qui donne directement accès au palais de la Casbah, tous, sans exception, jurent sur leurs grands marabouts et même par le Prophète, qu'ils n'ont jamais vu de soldats franchir les murs d'enceinte de la cité, sinon en groupes fortement armés, en vue de donner la chasse aux pillards ou aux mercenaires camouflés du Soltane de Tremecen ou du Cheikh de Titteri, celui-ci dominant la région sise à l'est d'Oran et au sud de la Régence d'Alger.

Tout au long du quartier fleuri de la Blanca, le quartier résidentiel dont les jardins dominent le ravin Raz-el-Aïn et la route de Tremecen, comme du côté de la Puerta del Santon (à l'orée de la forêt des Planteurs) accédant à la Calera Alta, alle du secteur de la Blanca, d'où l'on embrasse à la fois, dans une admirable symphonie de couleurs, le petit port, la baie et une large partie de l'horizon marin, c'est une cacophonie bizarre composée de lamentations, de hochements de tête et d'interrogations à voix basse, se terminant par l'expression Dios Mio ! de conseils de prudence, de regards apeurés, de confidences, de signes de croix, surtout chez les femmes.

En outre, en dépit des recherches renouvelées vers des horizons plus lointains, et malgré de nombreux contacts entre indicateurs et caravaniers et commerçants en provenance de Tremecen, Ned-Roma (Nédromah), Ma-Askeur (Mascara), nul n'a jamais aperçu ni rencontré un seul soldat roumi, ni trouvé sur son chemin de vêtements militaires chatoyants et boutonnés d'or, comme en portent quelques officiers de haute noblesse. Il y a même de longs mois qu'on n'a pas repêché un seul noyé en bordure de mer, entre Mazalquivir et los Banos de la Reina, entre la Cueva de las Palomas et le fortin-sémaphore de la Mona. De plus, à chaque départ de bricks, balancelles ou ou caravelles, des fouilles pourtant méticuleuses n'ont à ce jour donné de résultat positif.

Qu'est-ce à dire ?

De l'Escorial, les demandes d'explications arrivent de plus en plus nombreuses, les dernières très sèches, péremptoires, et déjà des sanctions ont été prises à l'encontre de certains chefs, rappelés dans la péninsule et mis aux arrêts.

Les services de guet et de surveillance à travers la cité et aux approches sont doublés, voire triplés. On n'avait encore jamais vu autant de patrouilles à travers les rues étroites s'étendant de la Puerta del Santon à celles de Tremecen et de Canastel, ni aux abords des posadas (auberges, restaurants) exploitées dans la partie la plus basse de la cité.

Depuis une semaine, les impasses sont fouillées de fond en comble, les caves visitées torche en main, et nombre de demeures et greniers perquisitionnés à maintes reprises ; les cabaretiers convoqués sans cesse à l'effet

de savoir s'ils ont vu trinquer chez eux tel alferéz ou teniente de haute noblesse, ou tel capitán à la recherche de l'aventure.

Si l'on s'émeut à l'Escorial, comme ici à l'Alcazar ou au Rozalcazar (palais du Châteauneuf), l'émotion est aussi considérable dans les grandes familles de Madrid, Séville, Salamanque, Saragosse et Malaga où, depuis de trop longues semaines, on n'a plus reçu de nouvelles de ceux qui sont en *tiera mora*.

Des rôdeurs sont fouettés, parce qu'ils prétendent ne rien savoir, n'avoir rien entendu, n'avoir jamais vu un officier que le jour où ils ont été surpris par une patrouille.

Les commerçants qui exploitent aux abords du port, au long des chemins pierreux bordant les rochers, aux alentours des places publiques, à tous les degrés de ce populaire quartier qui descend follement en étages jusqu'à la mer, en des lieux faits de ruelles bruyantes aux maisonnettes barloolées à souhait, sentant les huiles d'olive épaisses et de violentes fritures de poisson, vers les rocs du sémaphore de la Mona et la crique située juste au-dessous, épiciers, mastroquets, aubergistes ne savent rien non plus.

Le silence pèse lourdement sur la cité. Un silence éloquent, angoissant, qui vous empoigne à la vue des femmes élevant leurs regards vers le ciel et se signant, plus angoissant encore du fait que depuis la fin du mois d'août, la terre gronde assez souvent.

À différentes heures de la nuit et à plusieurs reprises, on a perquisitionné dans les balancelles ou goélettes qui, du pays natal, rapportent les vins capiteux qui font davantage aimer les femmes et la vie, et ces autres produits de consommation constituant l'ordinaire de la garnison et le ravitaillement des populations qui logent dans les 532 maisons et 42 édifices publics d'Oran : bacalao (morue), garbanzos (pois chiches), arroz (riz), abichuelas (haricots), chorizos (charcuterie).

Rien de positif à ce jour, pas même un indice quelconque pouvant faciliter les recherches, ou à tout le moins encourager à les poursuivre.

... Et pourtant, ils sont déjà quelques-uns, ces officiers aux habits si pittoresques, aux fines moustaches conquérantes, aux belles manières, aux gestes de grand seigneur et au verbe haut et chantant, qui ont été portés manquants aux casernes, alcazabas et autres forts qui entourent la ville.

## EUROPE-COPIE

TOUS TRAVAUX DE DUPLICATION  
OFFSET ET PHOTOCOPIE

Pierre FLORENCE

29, rue Pastorelli - Bureau 104 - NICE

Tél. 80.64.78

Librairie GROSSO

PAPETERIE — PRESSE

47, Bd Fr.-Grosso - NICE - Tél. 87.46.73

C'en est trop, répète-t-on à l'Alcazar.  
... Mais quelles explications peut-on donner à l'Escorial ?

Pauvre comte de CUMBRE HERMOSO, qui se demande en vain pourquoi le destin l'a choisi, lui, pour assurer en une telle période l'intérim du gouvernement civil d'Oran !

\*\*

Sur les hauteurs, au lieu-dit Jardin WELDSFORD, un nom qui rappelle la mémoire d'un consul de Grande-Bretagne ayant élu domicile en ce quartier de la Calera Alta, et dont peu d'Oranais connaissent le dévouement dont, avec les siens, il fit preuve, lors de l'épidémie de peste de 1849, ce fléau qui inspira Albert CAMUS ; en ce lieu donc, une petite place publique sans charme aucun portait encore, avant l'abandon de l'Algérie, en souvenir d'Isabelle la Catholique, comme au temps de la première domination espagnole, le prénom de cette souveraine.

Sur cette place, en bordure d'une ruelle et face à la mer, existait il y a près d'un demi-siècle, un café à l'enseigne « Bar del Paraíso » : bar du Paradis, situé au même endroit que son ancêtre de 1790, dominant comme lui la vieille ville et le port, et sa dénomination était identique, on ne sait pourquoi : El Paraíso.

En ce lieu, il y aura cette année 180 ans, à l'heure où Paris célébrait la Fête de la Fédération, régnait la plus belle fille d'Oran ; celle que tout le monde venait voir, admirer, aduler ; à qui tous faisaient la cour, les maris du voisinage et même ceux qui, pour ce faire, montaient du quartier du port, les officiers et sous-officiers de toute la garnison, les matelots et pêcheurs ibériques qui y faisaient escale, les équipages de tous les voiliers étrangers qui, de temps à autre, touchaient Oran pour y faire, comme on dit, de l'eau ou embarquer divers produits, voire marquis et comtes galonnés constituant l'ossature de l'armée, gouverneurs civils et militaires, accompagnés d'un séduisant aréopage, venant retrouver une atmosphère évocatrice de cabarets ou de patios chantants d'Andalousie. En bref, c'était la guinguette à la mode, où l'on venait goûter, certes, aux bons vins de la péninsule, Jérez et autres Manzanilla, mais aussi et surtout au charme extraordinaire du *camarero* (barman) le plus féminin, le plus aguichant, le plus gracieux, le plus séduisant non seulement de l'endroit, mais à vrai dire de toute la cité.

Elle était si jolie, si avenante, et en formes si agréables et si tentantes, que le plus énamouré de la clientèle s'était un jour exclamé qu'elle ferait damner derechef le pauvre saint An-

toine, s'il revenait sur la terre... Rien de nouveau sous le soleil, car j'ai vu, en Andalousie notamment, des filles de ce modèle, de ce tempérament, pourvues d'un charme indéfinissable, entre autres une certaine Maruja... Mais ceci est une autre histoire.

Sa beauté, le charme qu'elle répandait, son commerce comme on disait aussi, étaient tels qu'on en parlait en face, c'est-à-dire à Cartagena, Almería, Alicante, et au long de la côte ouest, dans les presidio de Melilla et Ceuta.

On ne lui connaissait pourtant aucun amoureux en titre, aucune liaison ; et cependant Dieu savait...

... Dieu, elle bien sûr, et l'aubergiste qui l'avait engagée à venir à Oran, pour y gagner son pain et sa dot.

El Paraíso était le lieu de rendez-vous du plus grand nombre, riches et pauvres, nobles et roturiers. Mais nul n'avait jamais pu prétendre, depuis trois années qu'elle était la serveuse la plus adorée de la cité, avoir même entrouvert avec elle un seul battant de la porte d'un autre paradis... et pour cause : parmi les élus, nul n'était jamais ressorti vivant de ses étreintes, de sa couche.

François RIOLAND.

(La fin au prochain numéro)

## LA CHRONIQUE ANACHRONIQUE DE GILBERT ESPINAL

### Un travailleur honnête

Pépico Bolbacet y s'est mis sérieusement au travail.

Vous savez qu'il est chômeur.

C'est justement pour ça que Angustias y lui plaisait pas trop. Y z'ont dû attend' plus de deux ans pour se marier, Martyrio et lui. Y z'en avaient marre de tellement fréquenter. Il a fallu, pour décider les parents, que Consuelo elle leur dise : — Faites attention ! pasque, comme y dit l'aut' : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. »

A quoi elle a répondu Angustias :

— Non, ma belle ! que ma li' c'est une cruche incassab' !

Enfin, cassab' ou pas cassab', mariés y sont.

Le soir que Pépico il est rentré de son voyage de noces, Angustias, en posant la soupière sur la tab', elle a mis les pieds dans le plat.

— Et main'nant, qu'est-ce vous z'allez faire ? elle l'y a demandé à son gend'.

— Pos laissez-moi arriver ! y l'y a fait Pépico Bolbacet. Si y faudrait vous z'écouter, vous, à peine la valise posée, j'aurais pris la pelle et la pioche pour aller casser des cailloux sur les routes.

— Tant je vous z'en demande pas ! elle a dit Angustias. J'espère que vous z'allez pas vous z'incruster ici, à que les aut' y vous nourrissent à ouf ?

— Ça j'ai pas besoin, il a répondu Pépico. que j'ai la location.

— Quelle location ? elle a demandé Angustias.

— La location du chômage, il a dit Pépico.

— Mira, quelle barbarité ! elle s'est exclamée Angustias : trois sous et demi ! Vous z'avez pas z'honte ?

— Honte de tuer son père et sa mère ! il a commencé à crier Pépico ; honte de voler, mais pas honte d'êt' un travailleur honnête que la malchance elle poursuit !

— Depuis vot' naissance elle vous poursuit la malchance, elle a ricané Angustias, et elle s'est pas encore usé les jambes !

— Vous croyez, vous, que c'est pas malheureux ? il a fait Pépico ; avec tout ça que j'ai dans la tête, je soye là comme du pain pour les migas, à rien faire.

— Et qu'est-ce vous z'avez tant que ça dans la tête ? elle a interrogé Angustias.

— Les z'études, il a dit Pépico, les z'études ! Si je suis été à l'école j'qu'à seize ans...

— Ça y vaut mieux qu'on passe, elle a fait Angustias, pasque y aurait trop à dire ; encore moi je me souviens des rata-touilles que vot' père y vous fichait tous les sam'dis, quand vous lui portiez les notes ! Ay ! Ay ! Ay !... Bueno ! Qu'est-ce vous z'allez faire main'nant ?

Pépico il a laissé passer un moment et, dans un silence de mort, il a dit :

— Je vais me lancer dans l'électricité !

— Pépico ! elle a crié Martyrio, comme si déjà elle était veuve. T'y es fou ou quoi ? L'électricité que c'est si traître, qu'aujourd'hui t'y es vivant et demain t'y es mort ! Je veux pas, moi !

— C'est pas dans la haute tension, il a dit Pépico, c'est dans l'électricité radio.

Tous on a été rassurés.

\*\*

Le lendemain, Pépico il a ach'té un liv' comme un dictionnaire Larousse. Dedans on parlait de la radio avec des fractions, des racines carrées et tout.

Y s'est couché sur le divan de la salle à manger d'Angustias et, la tête par en bas, le liv' par terre et les pieds par en haut, il a commencé à étudier.

Le soir, il a fait qu'embêter Angustias en lui parlant d'un type qui s'appelait Branly : « Et que Branly par-ci et que Branly par-là. »

— Et qu'est-ce vous voulez que ça me fiche à moi vot' Branly ? elle l'y a fait Angustias.

— Si vous z'avez un poste, il a dit Pépico, c'est à Branly que vous lui devez.

— Ça y manquait ! elle a éclaté Angustias. Vot' Branly je le connais pour rien ! Le poste je l'ai acheté à M. Lopez, çui-là qu'il a le magasin juste quand on tourne la rue large, en face. Et y a dix ans au moins que j'ai fini de lui payer ! Encore je dois avoir les papiers par-là !